

Nous n'avons rien à ajouter à ces lettres touchantes écrites, sous l'impression des derniers adieux. Qu'on nous permette quelques lignes biographiques.

Frédéric Soulié est né avec ce siècle, qui sera fier de le compter au nombre de ses plus glorieux enfans. Il était fils de Melchior Soulié, tour à tour directeur de l'enregistrement et des domaines à Rennes et à Nantes, où le jeune Frédéric fit ses études. Son père le fit entrer en qualité de commis dans l'administration dont il était le chef. On raconte que bien souvent il désertait le bureau avec tous ses jeunes confrères ; le chef se montrait furieux, mais Soulié envoyait quelques vers spirituels et charmans, et tout le monde était pardonné.

On comprend combien cette imagination ardente devait se trouver à l'étroit dans ses monotones labours de la bureaucratie. Aussi, à peine âgé de vingt deux ans, Frédéric quitta-t-il l'administration pour demander à l'industrie un peu de liberté. Il dirigea un vaste établissement de scierie pour tous les bois riches destinés à l'ameublement. Mais bientôt la muse l'entraîna vers de plus hautes régions. Il rêva d'abord les gloires du théâtre, et ce fut au milieu de ses préoccupations industrielles qu'il écrivit sous la puissante inspiration de Shakespeare son *Roméo et Juliette*. On sait ce qui se passa à propos de la représentation de cette pièce, qui avait été accueillie avec une certaine opposition par le public. L'un des plus célèbres critiques du temps adressa au poète sous forme de lettre publique, des complimens de condoléance. Il disait à peu près en substance à Frédéric Soulié qu'il regrettait vivement de l'avoir vu tomber.—L'auteur (nous ne garantissons pas les termes) lui répondit spirituellement dans le même journal : « Il est possible que je sois tombé ; vous savez que cela peut arriver à tout le monde, mais je n'accepte pas vos complimens de condoléance, car il me serait très dur de tomber dans vos bras. »

A partir de cette époque, Frédéric Soulié fut acquis aux lettres sans retour, et c'est de cette époque que date la vaste série de ses productions, qui ont captivé si longtemps l'attention publique.

« Il y a toujours plusieurs hommes dans un homme, » disait Montaigne : cela est vrai, surtout de l'écrivain ; il n'en est pas un chez lequel il ne soit facile d'observer et de distinguer plus ou moins nettement les diverses couches intellectuelles dont l'ensemble constitue l'individualité littéraire. Chez Frédéric Soulié, deux grandes divisions frappent d'abord : le romancier et l'auteur dramatique, poètes et penseurs tous les deux. Mais chacune de ces divisions se subdivise à son tour, et l'étude même rapide des divers aspects de ce talent si vigoureux fait naître des réflexions douloureuses sur le désordre social qui a succédé dans notre pays à notre grande révolution, désordre qui amènera sans doute une réaction que nous ne verrons pas.

Jeté dans la vie commune comme nous tous, sans direction, sans but, sans vocation arrêtée, Frédéric Soulié a d'abord été artisan, puis il s'est réveillé poète, il a fait un chef-d'œuvre ; et puis il a fallu vivre, et de cette vie pénible, laborieuse, qui exige tant, qui use vite et qui dévore tout. Il s'est fait journaliste : il a écrit dans la *Pandore*, dans le *Corsaire*, dans l'*Artiste*, dans le *Journal général de France* ; puis bientôt les *Débats*, la *Presse*, la *Quotidienne*, le *Messenger*, le *Siècle*, ont publié ses romans, pendant que les principaux théâtres jouaient ses pièces. L'artisan était devenu manœuvre de lettres. Sans doute, dans toutes ses productions, on retrouve l'immense talent qui ne pouvait jamais lui faire défaut, mais une critique sévère aurait à signaler dans le style de l'écrivain les traces inévitables d'une ex-

cessive précipitation, d'une périlleuse fécondité.—Un jour, tout infirme que nous soyons, nous tenterons peut-être cette œuvre d'impartialité, avec le respect dû à un si grand talent ; aujourd'hui, nous avons devant nous l'aimable, l'excellent confrère que tous nous regrettons.—Cent fois nous l'avons gardé pour nous tout seul, des heures durant, dans de douces et délicieuses causeries. Dire combien il était bon, facile, modeste, dire combien son caractère était droit, son âme loyale, sa parole franche, n'est pas chose possible.

Frédéric Soulié était avant tout poète. Tout ce qu'il regrettait, c'était de ne pouvoir pas se livrer, sans inquiétude pour le présent, sans crainte pour l'avenir, à sa passion pour la langue d'Hugo et de Lamartine. Il a commencé sa vie littéraire et il l'a terminée en faisant des vers. Ces strophes suprêmes, testament du poète, seront lues demain, comme nous l'a dit M. Achille Collin, sur le bord de sa tombe. On nous assure que ce chant du cygne est empreint d'un grand caractère de tristesse et de résignation biblique. L'auteur s'y compare à un riche cultivateur qui, au moment de rentrer sa moisson, est assailli par l'orage qui noie ses gerbes et par le feu du ciel qui incendie sa maison.

Il nous reste de l'homme que nous regrettons un volume de poésies. Rien de plus charmant que quelques lignes de lui qui précèdent cette publication. « Quoique j'aie écrit plus de cinquante volumes, dit-il (c'était en 1841), ce recueil à lui tout seul renferme plus de mes sentimens personnels que tous les livres que j'ai publiés. . . Si maintenant on me demande pourquoi je fais cette publication, il faudra bien que j'avoue qu'il y a de ma part beaucoup de cette faiblesse inhérente à la qualité d'auteur, que les gens mal élevés appellent vanité, et qui n'est qu'une tendresse aveugle pour ses enfans, tendresse qui préfère d'ordinaire les plus chétifs. J'aime mes vers, que j'ai presque tous faits quand je souffrais, ou bien quand je n'espérais plus, ou que je n'espérais pas encore ; je les aime, qui peut m'en vouloir ? Il n'y a que ceux qui ont de l'esprit et point de cœur. »

« Il s'est passé à propos de ce volume et de quelques autres une scène qui apprendra beaucoup mieux la vérité au public que toutes mes réflexions. »

« Un jour que mon éditeur était chez moi, il admirait sur une tablette de ma bibliothèque une quarantaine de volumes tout nouvellement reliés. »

«—C'est pourtant vous qui avez fait tout cela ? me dit-il d'un air de triomphe. (Ceci est un sentiment particulier à l'éditeur de s'enorgueillir des œuvres de son auteur.) »

«—Hélas ! oui, c'est moi. »

«—Déjà quarante volumes ! »

«—Sans compter le théâtre : tragédies, drames, opéras-comiques, etc., et sans compter aussi mes poésies. »

«—Pourquoi ne les mettez-vous pas à la suite ? »

«—Parce que les unes ont été publiées in-quarto, et les autres en in-dix-huit, et que cela dérangerait la pompeuse régularité de mes in-octavo, à moins d'en faire une nouvelle édition. »

« Mon éditeur réfléchit un moment ; puis il me dit comme un homme qui va faire une grande action de dévouement ; »

« Dame ! si cela pouvait vous faire grand plaisir, je ferais volontiers une belle édition in-octavo de votre théâtre et de vos poésies. »

« Comme par un prestige subit, je vis s'allonger à mes yeux la longue ligne de tous mes volumes ; elle me sembla prendre un développement superbe. Je lus sur le dos de ces futurs volumes »